Etienne, Charles Guillaume
Rembrandt

Etienne, Morel, Servière et Moras

Rembrandt.

1801.

REMBRANDT,

OU

LA VENTE APRÈS DÉCÈS,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE

EN UN ACTE,

Par les citoyens ETIENNE, MOREL, SERVIERE et MORAS.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre des Troubadours, le 26 Fructidor an 8.



A PARIS,

Au magasin de pièces de Théâtres, rue des Prêtres St.-Germain-l'Auxerrois, n.° 44, en face de l'Eglise.

An IX.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

PERSONNAGES.	ARTISTES.
REMBRANDT, peintre flamand,	*Saint-Léger.*
AUGUSTA, sa femme,	*Mad. Delaporte.*
M. DE SIRVAL, gentilhomme français de la cour de Louis XIV,	*Frédérick.*
GERARD-DOW, jeune peintre, élève de Rembrandt,	*Huet.*
FORBECK, marchand de tableaux,	*Bellement.*
CATHERINE, servante de Rembrandt,	*Mad. Remy.*
Habitans d'Amsterdam, assistans à la vente.	

La scène se passe à Amsterdam, dans le commencement du dix-septième siècle.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR: *Mes bons amis, voulez-vous m'enseigner?*

En célébrant
De l'immortel Rembrandt
Et les chef-d'œuvres et la gloire,
D'un trait vieilli
Qu'on laissait dans l'oubli,
Nous vous rappellons la mémoire.
Scarron,
Piron,
Regnard,
Pannard,
Dancourt,
Grécourt,
Garrick,
Frédérick
Et Voltaire
Ont été mis en scène; mais
On n'a pas vu dans ces portraits
Rembrandt qui si bien sut en faire.

REMBRANDT,

OU

LA VENTE APRÈS DÉCÈS,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE

EN UN ACTE.

Le théâtre représente un mauvais salon, orné de tableaux de diverses grandeurs ; de vieux casques et de mauvaises armures.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTA, *seule, tenant une gazette à la main.*

TOUJOURS des éloges... Rembrandt, pendant sa vie, a essuyé tous les malheurs ; il n'a pas cessé d'être en butte à l'injustice de ses contemporains, et à peine il n'est plus, que ses ennemis même célèbrent sa mémoire, et le mettent au rang des plus grands peintres.

(N°. 1.) AIR *des petits Montagnards.*

A ses vœux toujours infidelle,
La gloire l'avait oublié ;
Mais déjà l'on prend pour modèle
Celui qu'on a tant décrié.

Pendant le cours de sa carrière,
On lui trouva mille défauts ;
Et c'est lorsqu'il n'en peut plus faire,
Qu'on sent le prix de ses tableaux.

Au reste, heureusement pour les arts qu'il peut encore enrichir la peinture de ses productions... Il a employé une excellente ruse pour désarmer l'envie, et forcer ses ennemis au silence... Nous allons voir quel en sera le succès... car c'est aujourd'hui que doit se faire la vente de ses tableaux... Si, comme tout l'annonce, son projet réussit, mon veuvage cesse à l'instant, et je me réunis au meilleur des hommes. Je ne puis m'empêcher de rire, en me rappelant ses dernières paroles, lorsqu'il me quitta pour mourir.

(N°. 2.) AIR *des deux Veuves.*

Puisque je suis abandonné
De ma trop ingrate patrie,
Qu'aux besoins je suis condamné,
Je dois renoncer à la vie ;
Mais il ne faut pas qu'aux douleurs
Ton ame sensible se livre ;
Ma chère femme, si je meurs,
C'est pour amasser de quoi vivre.

SCÈNE II.

AUGUSTA ; CATHERINE, *accourant d'un air effaré.*

CATHERINE.

MADAME.... Madame ?

AUGUSTA.

Eh bien ! qu'est-ce ?

CATHERINE.

Ah ! madame.... laissez-moi respirer.... Je l'ai vu.....

AUGUSTA.

Qui ?....

CATHERINE.

C'est lui, oh ! c'est bien lui.... Sa voix.... sa taille.... son manteau; il m'a parlé, il me suit, il est sur mes pas.

AUGUSTA.

Que veut elle dire ? Se pourrait-il ?... !

CATHERINE.

Madame, madame... le voilà... ce n'est pas un ombre.... c'est bien lui.... Mon bon maître !... je ne sais où j'en suis....

SCÈNE III.

LES MÊMES ; REMBRANDT, *enveloppé d'un d'un grand manteau, et portant un tableau qu'il pose sur une chaise.*

AUGUSTA.

Mon époux !

REMBRANDT.

Oui, ma chère femme, c'est moi-même.

(*Ils s'embrassent.*)

CATHERINE.

Bon dieu ! vous êtes donc ressuscité ?

REMBRANDT.

Ma foi ! oui, je suis las d'être mort... C'est une si triste vie....

CATHERINE.

Comment ! vous n'êtes pas mort.... mon bon maître ?... Quelle joie !... quelle bénédiction !... Je vas le dire à tout le quartier.

REMBRANDT, *l'arrêtant.*

Garde-t'en bien, Catherine.

CATHERINE.

Comment !...

REMBRANDT.

Songe que ma fortune y est intéressée, qu'il y va de ma vie.

CATHERINE.

Ah ! miséricorde, j'ai trop de plaisir à vous voir pour vous faire mourir deux fois.

REMBRANDT.

Dis-moi, Catherine, te sens-tu capable de faire pour moi le plus grand sacrifice ?

CATHERINE.

Parlez, mon bon maître, rien ne me coûtera ; je ferais pour vous l'impossible.

REMBRANDT.

Eh bien, tais-toi.

(N°. 3.) AIR *du vaudeville des deux Chasseurs.*

Efforce-toi d'être discrette,
Un seul mot pourrait me trahir.

CATHERINE.

Qui, moi ! je resterais muette,
Lorsque mon cœur s'ouvre au plaisir.

D'un bout à l'autre de la terre,
On admire votre talent;
Quand chacun parle de Rembrandt,
Dites, comment puis-je me taire?

AUGUSTA.

Catherine, je jugerai par votre discrétion, de l'attachement que vous avez pour nous.

CATHERINE.

Ah! mes bons maîtres, j'aurai la bouche close.

REMBRANDT.

C'est assez, bonne Catherine; laisse-nous.

CATHERINE.

Oui, monsieur, je m'en vais. (*A part, en sortant.*) Ce bon monsieur Rembrandt, pour lequel j'ai fait tant de prières... Ce sont les maudits gazettiers qui nous avaient annoncé sa mort. On a bien raison de dire : *Menteur comme une gazette.*

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

REMBRANDT, AUGUSTA,

REMBRANDT.

Eh bien! ma chère Augusta, tu ne t'attendais pas à me revoir si-tôt?

AUGUSTA.

Mais, mon ami, tu ne sais donc pas que la vente doit se faire aujourd'hui?

REMBRANDT.

C'est justement le motif qui m'a fait quitter la retraite où j'étais *enseveli*... Je veux jouir de la confusion de mes détracteurs.. D'ailleurs, ma chère femme, ne sommes-nous pas séparés depuis deux mois.... L'amour-propre et l'amour me ramènent ici; au reste, j'ai bien occupé mes loisirs, et je viens t'en offrir le fruit; c'est ton portrait et le mien sous le même cadre.

(Il va prendre le tableau qu'il a apporté.)

(N°. 4.) AIR *du Défi.*

Dans cette retraite profonde,
Toujours je te gardai ma foi;
Quand j'étais mort pour tout le monde,
Ah! je n'existais que pour toi.
Cherchant à calmer ma souffrance,
Augusta, l'Amour m'inspirait,
Et séparés par la distance,
Mon pinceau nous réunissait.

Tiens, ma femme, nous le placerons auprès de celui de Gérard-Dow, mon élève et mon ami; n'as-tu rien appris concernant ce bon jeune homme?

AUGUSTA.

J'ignore ce qu'il est devenu.

REMBRANDT.

Quelle a dû être sa douleur en apprenant la fausse nouvelle de ma mort?

AUGUSTA.

Eh bien! tu commences à en voir les heureux effets.

REMBRANDT.

Je te l'ai toujours dit, ma femme, les artistes vivans sont en butte à la haine, à l'envie; il n'y a que les morts, dont on ne soit pas jaloux.

AUGUSTA.

Ah ! mon ami, l'expérience nous en offre la preuve.. Tant que tu as vécu, ton nom restait obscur, ignoré, et maintenant que tes rivaux croient n'avoir plus à te craindre, on entend par-tout retentir tes louanges ; tiens, écoute cette gazette :

« Aujourd'hui, à une heure de relevée, vente après » décès des tableaux de Wan-Ryn Rembrandt ; son » père était meûnier sur les bords du Rhin ».

(N°. 5.) AIR : *Soyez bon, humain, généreux.*

Tu devais agir sagement,
Et prendre l'état de ton père,
Nous n'aurions pas en ce moment,
A craindre l'affreuse misère.
Mais, lorsque tu pris des pinceaux,
La chance te devint fatale....

REMBRANDT, *gaîment.*

C'est qu'envers les arts libéraux,
La fortune est peu libérale.

AUGUSTA, *continuant de lire.*

« La collection de ses ouvrages, est une des plus » belles de l'école flamande ; ce peintre fameux n'a » dû son talent qu'à la nature ».

REMBRANDT.

Pouvais-je choisir un meilleur maître ?

AUGUSTA.

« Il semble qu'il eût inventé l'art, si l'art n'eût » pas été trouvé. Le moulin de son père était son ate- » lier. Les gens du peuple qu'il fréquentait étaient ses » modèles.... Il étudiait la figure grotesque d'un » paysan de Hollande, ou celle d'une grosse servante

» de taverne, comme les autres peintres ont étudié » l'Apollon du Belvédère, ou la Vénus de Médicis ».

REMBRANDT.

Je l'avoue, j'ai toujours aimé à fréquenter les gens du peuple; mais on n'a jamais su deviner mes motifs.

(N°. 6.) AIR *du Jaloux malgré lui.*

Bien que la gloire me soit chère,
L'intérêt guide mes pinceaux,
Et dans la classe populaire
Je choisis mes originaux.
En composant de tels ouvrages,
Mes travaux ne sont pas perdus;
Je suis sûr que mes personnages,
Aux grands seront toujours vendus.

En me rendant ici, je suis entré dans une taverne, et j'ai joui en silence des éloges que l'on prodiguait à ma mémoire.

(N°. 7.) AIR *de Catinat.*

Pour moi dans ce moment, ah! quel glorieux sort,
Jusqu'à mes ennemis, chacun pleure ma mort.
Quand, par-tout mon pays, je me vois regretté,
J'assiste au jugement de la postérité.

J'ai même éprouvé une double jouissance; car, à côté de mon éloge, on plaçait aussi le tien.

AUGUSTA.

Vraiment!

REMBRANDT.

Oui, l'on s'accordait à louer tes grâces, ta fidélité.

AUGUSTA.

Ma fidélité? (*A part.*) Nous y voici.

REMBRANDT.

Cependant, si j'ai bien entendu, il me semble qu'un des interlocuteurs s'est avisé de parler d'un certain

gentilhomme français, très-aimable, qui a la bonté de t'offrir des consolations, et de te faire oublier les rigueurs de l'absence.

AUGUSTA.

Ah! mon ami, peux-tu soupçonner?

REMBRANDT.

Ah! ma chère femme, penses-tu que j'ajoute foi à des propos de taverne?

AUGUSTA.

Mais tu ne m'as pas laissé finir l'article du journal.

« Rembrandt avait un excellent cœur, mais une » mauvaise tête; il était bon mari, mais jaloux à » l'excès ».

REMBRANDT.

Ah! quelle imposture! peux-tu croire!....

AUGUSTA.

Moi, mon cher mari, penses-tu que j'attache la moindre importance à des propos de gazette?

REMBRANDT, *à part.*

Ah! que les femmes sont fines!

AUGUSTA.

Mon ami, je fais une réflexion; la vente va se faire dans une heure, et si tu es apperçu, nous perdons dans un seul instant, le fruit de plusieurs mois de peines et de tourmens.

REMBRANDT.

Ne crains rien, personne ici ne peut me reconnaître; il y avait à peine quinze jours que nous étions à Amsterdam, lorsque j'y fis répandre le bruit de ma

mort; d'ailleurs, ne puis-je pas me cacher dans un cabinet; au contraire, il sera très-piquant que je me trouve à ma vente après décès.

AUGUSTA.

Non, mon ami, il serait imprudent de rester...

REMBRANDT, *à part.*

Il est assez clair qu'on veut m'eloigner.

DUO.

(No. 8.) AIR *nouveau.*

AUGUSTA.

Mon ami, pars à l'instant.

REMBRANDT.

Non, vraiment.

AUGUSTA.

Pars, te dis-je,
Éloigne-toi sur-le-champ,
La prudence l'exige.

REMBRANDT.

Te quitter ainsi?

AUGUSTA.

Tu te perds si tu diffères.

REMBRANDT, *à part.*

J'apperçois ici quelques mystères.

ENSEMBLE.

REMBRANDT, *à part.*

Puisqu'on cherche à m'éloigner,
Sortons avec prudence;
Mais, pour tout examiner,
Revenons en silence.

AUGUSTA, *à part.*

Déjà des soupçons jaloux
S'élèvent dans son ame;
Quel tourment pour un époux,
De douter de sa femme!

REMBRANDT.

Tu crois donc qu'il faut
Que je parte à l'instant même ?

AUGUSTA.

Oui, pars au plutôt,
Pars si tu m'aime.

ENSEMBLE.

REMBRANDT. | AUGUSTA.

Je vois qu'on cherche, etc. | Déjà des soupçons jaloux, etc.

REMBRANDT.

Tu as raison, ma chère amie.... tu m'as convaincu... (*A part.*) Ah! je m'éclaircirai. (*Haut.*) Je renonce à mon projet. (*A part.*) J'y tiens plus que jamais... (*Haut.*) Adieu, ma chère Augusta, je m'éloigne. (*A part.*) Je ne tarderai pas à revenir.

SCENE V.

AUGUSTA, *seule.*

Je reconnais bien là mon époux, toujours prompt à s'allarmer; je suis sûre qu'il n'est pas tranquille... Peut-être même imagine-t-il en ce moment quelque nouvelle ruse... Je connais son goût pour les surprises, les déguisemens... en tout cas, je vais me tenir sur mes gardes. Ce jeune Français qui excite ses inquiétudes, peut servir à mes projets, et si je pouvais lui donner une leçon ! notre stratagême aurait un double but, celui de nous enrichir, et de corriger un jaloux. Ah! la cruelle chose que le mariage !

(N°. 9.) AIR *nouveau de Gaveaux.*

L'hymen est beau le premier jour,
Le traître cherche à nous séduire ;
On le prend presque pour l'amour,
A son ardeur, à son délire.
Soumis, tendre, respectueux,
Ah ! combien il promet de choses !
Tout va s'embellir à ses yeux,
Et les épines sont des roses.

Le lendemain il est rêveur,
On a peine à le reconnaître,
Trois jours encore il est boudeur,
Le quatrième, c'est un maître.
Toujours endormi, paresseux,
Adieu les caresses badines ;
Tout change bientôt à ses yeux,
Et les roses sont des épines.

Mais, voici monsieur de Sirval.

SCENE VI.

AUGUSTA, SIRVAL.

SIRVAL.

OUI, belle Augusta ; pourrais-je passer un seul jour sans vous offrir mes tendres hommages ?

AUGUSTA.

Vous me faites, sans doute, beaucoup d'honneur, monsieur ; mais vous le savez, la calomnie....

SIRVAL.

Eh ! qu'importe ?... N'êtes-vous pas veuve ?... Ne

suis-je pas Français, et comme tel, le consolateur de toutes les belles affligées ?

AUGUSTA.

Songez que vous n'êtes point en France.

SIRVAL.

Vous me le rappelez, madame ; en vous voyant, je croyais n'en pas être sorti : car je retrouve en vous toute l'amabilité française.

RONDEAU.

(N°. 10.) AIR *du rondeau de Rose et Aurèle.*

De climats et de patrie,
Le Français a beau changer,
Auprès de femme jolie,
Il n'est jamais étranger.

Le beau sexe dans la France,
A tous les dons réunis ;
Mais, malgré la médisance,
Les grâces sont de tous pays.

Belle Augusta, près de vous
L'ame ravie, enchantée,
Aux cieux se croit transportée ;
Pour moi que ces momens sont doux !
Si ma tendresse est écoutée,
Combien je ferai de jaloux !

De climats et de patrie, etc.

Dans mon agréable patrie,
C'est l'amour qui règle la vie,
Tout se fait par ce dieu malin ;
Qu'une coutume aussi jolie,
En ces lieux par vous soit suivie !
Devenez ma sensible amie,
Soyez ma compagne chérie,
Et l'arbitre de mon destin.

De climats et de patrie, etc.

AUGUSTA.

Allons, vous vous montrez digne de soutenir la réputation galante de vos compatriotes.

SIRVAL.

C'est donc aujourd'hui que doit avoir lieu la vente des tableaux de feu votre époux : le bon homme ne vous a laissé que cet héritage ?

AUGUSTA.

Il a peut-être plus de valeur que vous ne pensez.

SIRVAL.

J'en accepte l'augure.... Il paraît que tout est disposé.... Mais, que vois-je ? un tableau qui n'avait point encore frappé mes regards.... je crois, d'honneur, que c'est votre portrait.... Ah ! la ressemblance est parfaite.... mais, qu'elle est cette maussade figure ?

AUGUSTA.

C'est celle de mon époux.

SIRVAL.

Ah ! quel dommage ! ce défaut lui ôte la moitié de son mérite.

AUGUSTA.

(N°. 11.) AIR *du Mur mitoyen.*

Ce trait là m'étonne de vous,
J'en fais ici l'aveu sincère ;
Qu'a-t-elle donc pour vous déplaire,
Cette image de mon époux ?

SIRVAL.

Ce portrait est divin, sans doute,
Puisque de vous il est chéri ;
Mais, ce qu'en tout lieu je redoute,
C'est la figure d'un mari.

SCENE VII.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

MADAME, madame ? voici ce vieux Arabe, ce marchand de tableaux.... le plus vilain juif....

AUGUSTA.

Ah ! j'entends.... Forbeck.

CATHERINE.

Lui-même, le voici. Ah ! le vieux ladre.

SCENE VIII.

LES MÊMES, FORBECK.

FORBECK, *d'un ton sérieusement comique.*

J'AI l'honneur de faire ma petite révérence à l'intéressante veuve de l'illustrissime Rembrandt.

SIRVAL.

Quelle grotesque figure !

AUGUSTA.

C'est, sans doute, la vente des tableaux, qui m'attire l'honneur de la visite du très-galant et du très-généreux Forbeck ?

FORBECK.

Oui, madame; je viens voir si je pourrai faire ici quelques petites acquisitions; mes petites facultés ne me permettent pas de faire de grandes dépenses, et je vais selon mes petits moyens, dans mon petit commerce.

CATHERINE.

Voyez-vous ce vieux hypocrite, avec ses petits : il n'y a pas dans cette grande ville un plus grand avare que lui.

FORBECK.

Que dit la petite Catherine?

AUGUSTA.

Monsieur Forbeck, vous avez bien changé tout-à-coup; il n'y a pas encore trois mois que vous trouviez les tableaux de Rembrandt détestables.

FORBECK.

Mais, ma petite dame, c'est qu'alors ils avaient une petite réputation; maintenant qu'elle est devenue grande, et qu'ils sont d'un grand débit, mon petit intérêt me commande quelques petits sacrifices.

SIRVAL, *à part.*

Ah! quel petit homme!

AUGUSTA.

(N°. 12.) AIR *du vaudeville d'Abuzard.*

Monsieur sait bien apprécier
Le mérite d'un si grand maître;
Nous savons que, dans son métier,
En tableaux on doit se connaître.

FORBECK.

Oui, des beaux arts je suis épris ;
Mais j'aime à palper la recette ;
Pour moi les tableaux de grand prix
Sont ceux que plus cher on m'achète.

Après tout, que m'importe le talent ? j'achèterais aussi-bien douze cents florins le plus mauvais tableau, si j'étais sûr de le vendre quinze cents demain. Le peintre que je trouve le meilleur, est celui qui est le plus à la mode.

AUGUSTA.

Voilà bien les hommes ; ils dédaignent souvent le vrai mérite, et se passionnent pour le premier venu, arrivé de je ne sais où.

SIRVAL.

C'est tout comme dans ma patrie, les pauvres Français seront toujours dupes des charlatans de tous les pays ; un nom en *i* ou en *a* suffit pour faire tourner toutes les têtes.

(N°. 13.) AIR : *Souvent la nuit, quand je sommeille.*

Un artiste vient-il en France,
Un nom bizarre lui suffit ;
La multitude et l'ignorance
Le mettent bientôt en crédit ;
On méprise alors le génie
Dont la France fut le berceau,
Pour encenser l'homme nouveau,
Qu'avait dédaigné sa patrie.

Ainsi le frivole fleuriste
A transporté, dans ses jardins,
La plante dont le prix consiste
A venir des pays lointains.
Et tandis que sa main dirige
L'arbuste d'un autre climat,
La rose, en accusant l'ingrat,
Se flétrit et meurt sur sa tige.

FORBECK.

Petit raisonnement... Ah! ah! quel est cet homme en habit noir?

CATHERINE.

Comment!.. vous ne voyez pas que c'est un huissier, nous ne sommes que trop familiarisés avec leur maudite figure..... je n'ai jamais pu en regarder un en face.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; REMBRANDT, *sous l'habit d'huissier.*

AUGUSTA, *à part.*

MAIS, je ne me trompe pas, c'est Rembrandt, faisons-le repentir de ses soupçons jaloux. (*Haut à son mari.*) Monsieur l'huissier, nous n'attendions plus que vous.

REMBRANDT, *à part.*

Bon, je ne suis pas reconnu; ce n'est pas étonnant, en ma qualité de peintre, je me suis fait un visage.

CATHERINE, *à Augusta.*

Comment, madame, vous allez laisser vendre?

AUGUSTA.

Silence, Catherine; retirez-vous.

CATHERINE, *sortant.*

En vérité je n'y comprends rien du tout; il est affreux de ne m'avoir pas mis dans la confidence.

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté CATHERINE.

REMBRANDT, *à part.*

VOILA sans doute ce français dont on m'a parlé.

AUGUSTA, *à Sirval.*

Mon cher de Sirval.

REMBRANDT, *à part.*

Mon cher de Sirval!

AUGUSTA.

Vous êtes bien aimable d'être venu aujourd'hui; jamais depuis mon veuvage, je n'ai passé de journée plus triste.

REMBRANDT, *à part.*

La perfide, c'est à cause de mon retour.

SIRVAL.

Vous aurez reçu, sans doute, quelque fâcheuse visite?

AUGUSTA, *appuyant.*

Oh! bien fâcheuse, je vous jure.

REMBRANDT, *à part.*

J'enrage.

SIRVAL.

Quelqu'importun, quelque sot.

AUGUSTA.

Précisément.

REMBRANT, *à part.*

Ouf !

AUGUSTA.

J'avais besoin de votre présence pour me le faire oublier.. (*A Rembrandt.*) Huissier, préparez donc tout ce qui est nécessaire à la vente.

REMBRANDT, *à part.*

Ah ! quel supplice !

SIRVAL.

Belle Augusta, pouvez-vous douter de mon tendre empressement ? Ah ! mon cœur est fixé pour jamais sous vos lois. (*A part.*) Je ne la trouvai jamais plus aimable. (*Haut.*) Que diable fait donc cet huissier ? il bouleverse tout ; est-ce qu'il ne trouve pas ce qu'il lui faut ?

REMBRANDT, *à part.*

Je trouve plutôt ce qu'il ne me faut pas.

AUGUSTA.

Cet homme à une figure qui me déplaît souverainement.

REMBRANDT, *à part.*

Ah ! je brûle de me venger.

AUGUSTA.

Je me retire un moment ; ce désordre, ces préparatifs de vente, cet huissier, tout est ici d'une tristesse à périr... Adieu, ne tardez pas à me rejoindre, j'ai besoin de vos consolations. (*A part.*) Tromper un fat et punir un mari, que de jouissances à-la-fois !

SIRVAL.

Ah ! charmante Augusta, je suis le plus heureux de hommes. (*A part.*) J'ai fait aujourd'hui sur son cœur des progrès qui m'étonnent. (*Il la reconduit jusqu'à la porte, et lui baise tendrement la main.*)

AUGUSTA.

Catherine, suivez-moi. (*Catherine entre avec Augusta.*)

SCÈNE XI.

REMBRANDT, SIRVAL, FORBECK.

REMBRANDT, *à part.*

ALLONS, cela ne commence pas mal, et si la vente de mes tableaux ne va pas mieux que la fidélité de ma femme, mon déguisement m'aura été d'un grand secours.

SIRVAL, *à Forbeck.*

Eh bien! monsieur le connaisseur, intérêt à part, que pensez-vous de ces tableaux?

FORBECK.

Ah ah! il y a beaucoup de choses à dire.

SIRVAL.

Eh quoi! vous n'êtes pas l'admirateur de Rembrandt?

(N°. 14.) AIR *de la Clef forée.*

Dans ses tableaux pleins de beautés,
La force à la grâce est unie.

FORBECK.

Mais souvent les difficultés
Semblent effrayer son génie;
Cachant les mains de ses sujets,
Dans l'ombre il les fait disparaître.

SIRVAL.

L'œil enchanté, dans ses portraits,
N'apperçoit que la main du maître.

REMBRANDT, *à part.*

Au moins, il a du goût; il aime les belles choses, ma femme et mes tableaux.

FORBECK.

D'ailleurs, les câdres sont mauvais.

REMBRANDT, *à part.*

Le butor.

FORBECK.

Et puis de grandes négligences... Cela ne se peut pas supporter de près; dessin mal soigné, mauvaises couleurs.

REMBRANDT, *avec force.*

Mauvaises couleurs?...

(N°. 15.) AIR : *Réveillez-vous.*

Vraiment le reproche est unique,
Vous parlez comme un écolier:
Cessez votre sotte critique,
Un peintre est-il un teinturier? (1)

FORBECK.

Comment, petit huissier, vous le prenez bien haut.

REMBRANDT, *à part.*

Je me suis possédé pour ma femme, et j'ai pensé me trahir pour mes tableaux.

SIRVAL.

Ah ah! l'huissier est donc amateur?

REMBRANDT.

Oui, je me connais un peu en peinture.... tel que vous me voyez, j'ai été peintre.

---

(1) Mot de Rembrandt.

SIRVAL.

Un peintre huissier, l'assemblage est nouveau.

REMBRANDT.

(N°. 16.) AIR : *Une fille est un oiseau.*

Voyant que dans ce métier,
Je ne faisais pas recette ,
Je quittai pinceaux, palette,
Pour me changer en huissier ;
De ces messieurs j'ai le style,
J'ai la main prompte et subtile;
Il ne m'est pas difficile
De me tranformer ainsi ;
Je puis saisir leur figure ,
Je puis saisir leur tournure ,
Car ils m'ont souvent saisi.

FORBECK, *fixant un tableau.*

Puisque vous vous y connaissez si bien, dites-moi, je vous prie, quel est ce tableau ?

REMBRANDT,

Cet ouvrage n'est pas de Rembrandt ; il est le premier de Gérard-Dow, son élève.

FORBECK.

Je n'ai jamais fait d'affaire avec cet homme-là.

REMBRANDT.

Eh quoi ! vous ne connaissez pas l'immortel auteur de la *Femme hydropique ?*

(N°. 17.) AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

Je vois des souverains puissans
En orner d'illustres musées ;
Je vois des peuples triomphans
Le placer parmi leurs trophées.
L'univers doit nous envier
Cette image de la nature ;
J'entends l'avenir s'écrier :
C'est le drame de la peinture.

SIRVAL, *à Rembrandt.*

Mon ami, avec la permission de monsieur, j'ai deux mots à vous dire en particulier.

REMBRANDT, *à part.*

De quoi diable s'agit-il ?

FORBECK.

Messieurs, que je ne vous gêne pas, parlez à votre aise ; en attendant que le public arrive, moi je vais m'occuper de mes petits calculs. (*Il sort.*)

SCENE XII.

SIRVAL, REMBRANDT.

SIRVAL, *à Rembrandt.*

C'EST vous qui êtes chargé de la vente des tableaux ?

REMBRANDT.

Oui, eh bien ?

SIRVAL.

Parmi ceux qui se trouvent ici, il en est un que je brûle de posséder.

REMBRANDT.

Lequel ?

SIRVAL.

C'est celui qui représente madame Rembrandt ; rendez-moi le service de le mettre en réserve pour moi.

REMBRANDT, *à part.*

Il ne se contente pas de l'original, il lui faut encore la copie. (*Haut.*) Mais... ma délicatesse...

SIRVAL, *lui mettant une bourse d'or dans la main.*

Doit céder à mes instances.

REMBRANDT, *à part, et recevant la bourse.*

Comme huissier, je dois prendre. (*Haut*) Ah! ça, songez donc... le mari est là... à côté de sa femme.

SIRVAL.

Oui, mais cela ne m'inquiète guère.

(N°. 18.) AIR : *Des fraises.*

Je veux dérober aux yeux
Cette figure sombre;
J'ai le secret merveilleux,
De mettre un mari fâcheux
A l'ombre.

REMBRANDT, *à part.*

Le charmant rôle que je joue-là. (*Haut.*) Ah! j'entends, vous êtes bien avec la veuve?

SIRVAL.

Du dernier mieux.

REMBRANT, *à part.*

Ahi, ahi.

SIRVAL, *confidemment.*

Entre nous soit dit, la conquête n'était pas difficile; avez-vous connu son mari?

REMBRANDT.

Un peu, oui un peu.

SIRVAL.

Eh bien, vous devez savoir que c'était un homme à talent; mais une espèce d'original, misantrope, jaloux, et fort peu propre à exciter les regrets d'une femme jeune et jolie.

REMBRANDT, *à part.*

Ah ! j'étouffe.

SIRVAL.

Ah ça, je compte sur vous, mon cher ami; adieu, je cours consoler la veuve. . .

REMBRANDT, *l'arrêtant.*

Un moment.

SIRVAL, *s'en allant.*

Non, vous sentez que je ne puis manquer à un rendez-vous.

REMBRANDT, *veut le retenir.*

A un rendez-vous ? mais, permettez donc. . .

(*Sirval lui ferme la porte au nez.*)

SCENE XIII.

REMBRANDT, *seul.*

L'IMPERTINENT ! il faut que je sois bien possédé du desir d'assister à la vente de mes tableaux, pour n'avoir pas éclaté. . . Parbleu ! j'annoncerai le tableau, et je verrai si elle poussera la perfidie jusqu'à le laisser vendre. Mais que vois-je ? me trompai-je ! eh non ! c'est Gérard-Dow.

SCÈNE XIV.

REMBRANDT, GÉRARD-DOW, CATHERINE.

CATHERINE.

Ah ! mon bon monsieur Gérard-Dow, que je suis aise de vous voir.... Qu'êtes-vous donc devenu depuis si long-tems ?

GERARD-DOW, *sans écouter Catherine.*

Voilà donc les lieux où je fus admis aux leçons du plus grand maître ; hélas ! il n'existe plus, je ne retrouve que l'image de son talent.

REMBRANDT, *à part.*

Le bon jeune homme.

GERARD-DOW.

(N°. 19.) AIR *nouveau.*

O toi, mon guide et mon modèle,
Dans la carrière des beaux arts,
En vain ma voix ici t'appelle,
En vain te cherchent mes regards ;
A ton sort le destin m'enchaîne,
Puis-je survivre à mon appui ?
Le lierre s'attache au chêne,
Il existe, et meurt avec lui.

REMBRANDT, *à part.*

Toutes les émotions viennent m'assaillir à-la-fois. Ah ! si je suis trahi par l'amour, du moins, je suis pleuré par l'amitié.

GERARD-DOW.

O mon maître, que n'ai-je ton pinceau !

CATHERINE, *à part.*

Si ça continue, je vais tout lui dire, d'abord.

GERARD-DOW.

Bonne Catherine, que fait madame Rembrandt ? sans doute, elle est inconsolable !

REMBRANDT, *à part.*

Ah ! parbleu, oui...

CATHERINE.

Monsieur Gérard-Dow, ne vous désespérez pas, mon ami.

GERARD-DOW.

J'ai appris en arrivant à Amsterdam que la vente des tableaux devait se faire aujourd'hui, sur-le-champ ; j'ai engagé tout ce que je possédais ; je suis accouru, et je serai encore trop riche, si je puis en posséder un seul.

REMBRANDT, *à part.*

Il m'attendrit jusqu'aux larmes.

CATHERINE.

Ah ! monsieur Gérard-Dow... si vous saviez... Tenez, je ne puis vous en dire davantage ; mais...

REMBRANDT, *à part.*

Quelle démangeaison de parler !

GERARD-DOW.

Eh bien ! que signifie ce mystère ?

CATHERINE.

Apprenez, mais non... j'ai promis d'être discrette, et je le serai, quoiqu'il m'en coûte.

SCENE XV.

LES MÊMES, FORBECK, SIRVAL, AUGUSTA; LE PUBLIC, *entrant en foule.*

CHŒUR.

(N°. 20.) AIR *de la ronde de Rabelais.*

VENONS offrir nos hommages
Au peintre des plus vantés;
Portraits, dessins, paysages
Vont nous être présentés.
On vend au plus offrant,
Ici, d'immortels ouvrages,
On vend au plus offrant
Les chef-d'œuvres de Rembrandt.

SIRVAL, *sortant du cabinet, avec Augusta.*

Belle Augusta, prenez place,
La vente va commencer.

REMBRANDT, *à part.*

Voyez un peu quelle audace,
Près d'elle il va se placer,
J'enrage de les voir...

LE PUBLIC.

Huissier, vîte à votre place,
Faites votre devoir,
L'argent ici va pleuvoir.

SIRVAL, *bas à Rembrandt.*

Rappelez-vous nos conventions.

FORBECK, *bas à Rembrandt.*

Mon ami, poussez pour moi, j'aurai soin de vous.

LE PUBLIC.

Allons donc, huissier.... en place.

REMBRANDT, *va s'asseoir à une table disposée pour la vente.*

Un tableau représentant un alchimiste, combien voulez-vous en donner?...

FORBECK, *à part.*

Ce n'est pas-là le protocole ordinaire des huissiers. (*Haut.*) Trente florins.

UNE VOIX.

Cinq cents.

(*Rembrandt répète chaque enchère.*)

UNE AUTRE.

Mille.

UNE AUTRE.

Douze cents.

FORBECK.

Quinze cents.

REMBRANDT.

Une fois, deux fois, personne ne parle, adjugé à Forbeck pour quinze cents florins..... Messieurs, l'argent; je ne livre aucun tableau qu'on ne paie comptant. (*Des sacs d'argent sont déposés sur la table, il les verse dans une caisse.*) (*A part.*) Allons... mon alchimiste

alchimiste a trouvé la pierre philosophale. (*Haut.*) Item, dix paysages flamands.

FORBECK.

Cinquante florins.

UNE VOIX.

Trois cents.

UNE AUTRE.

Cinq cents.

SIRVAL.

. . Trois mille florins.

FORBECK.

A trois mille et un florins. —

REMBRANDT, *à part.*

De mon vivant, le coquin m'en a refusé cinquante. — (*Haut.*) Trois mille et un florins.... une fois.... deux fois... adjugé à Forbeck pour trois mille et un florins. (*A part.*) La bonne idée que j'ai eue de mourir.

(*Pendant cette scène, Rembrandt fixe avec inquiétude Sirval et sa femme.*)

GERARD-DOW, *à part.*

Quelle fureur!.... je ne pourrai jamais y atteindre. —

SIRVAL, *à Augusta.*

(N°. 21.) AIR *de la fanfare de Saint-Cloud.*

Eh bien, veuve intéressante,
Tout ici se passe au mieux,
Et vous voyez que la vente
Se fait au gré de vos vœux.

REMBRANDT, *à part.*

Ah ! j'étouffe de colère
Contre ce maudit Français ;
Mes tableaux sont à l'enchère,
Mon honneur est au rabais.

(*Haut.*) Item, un portrait de la vieille servante de Rembrandt.

CATHERINE.

Comment !.... est-ce qu'on veut me vendre ? — Je ne veux pas qu'on me vende, moi. — C'est abominable. — D'ailleurs, mon maître l'a fait pour moi.... et....

AUGUSTA.

Silence, Catherine. —

FORBECK, *regardant le tableau.*

Ah ! quelle triste caricature ; deux florins et demi...

CATHERINE.

Comment ! caricature !... Voyez donc ce vieux singe. — Carica...

AUGUSTA.

Huissier, je me réserve ce tableau....

REMBRANDT, *à part.*

Voyons si elle en fera autant de l'autre. (*Haut.*) Item, le portrait de Rembrandt et sa femme.

SIRVAL, *à part.*

A mon tour.

GERARD-DOW.

Le portrait de Rembrandt — offrons tout ce que j'ai pour l'obtenir. —

C

FORBECK.

A deux cents florins. —

GERARD-DOW.

Deux mille. —

SIRVAL.

Quatre mille. —

REMBRANDT, *à part.*

La perfide le laisse vendre.

FORBECK, *à part.*

Il y a des amateurs. — (*Haut.*) Six mille florins. —

GERARD-DOW.

Huit mille.

SIRVAL.

Huissier, — annoncez que j'offre de le couvrir d'or.

GERARD-DOW, *à Sirval.*

Monsieur, ma fortune ne peut lutter contre la vôtre, le combat serait trop inégal; mais il est une manière plus noble de terminer ce débat. — Vous n'aurez ce tableau qu'avec ma vie. —

REMBRANDT, *à part.*

Quel ami ! —

FORBECK, *à part.*

Je n'en suis plus. —

CATHERINE, *effrayée.*

Ah ! mon bon dieu.

GERARD-DOW, *tirant son épée.*

(N°. 22.) AIR *du pas redoublé.*

Allons, monsieur, défendez-vous.

SIRVAL, *mettant aussi la main sur son épée.*

Je suis prêt à répondre.

AUGUSTA, *se jetant au milieu d'eux.*

De grace, calmez ce courroux.

REMBRANDT, *à part.*

Ah ! je vais te confondre.

AUGUSTA.

Il pourrait avoir son égal,
Ce portrait qu'on envie;

(*Elle va prendre Rembrandt, et l'amène sur le bord du théâtre.*)

Car, après tout, l'original
Peut en donner copie.

SIRVAL.

Comment...

REMBRANDT, *à part.*

Je suis reconnu...

GERARD-DOW.

Est-il possible.... grands dieux! ... Serait-ce....

REMBRANDT, *lui tendant les bras, et avec expension.*

Eh oui, c'est moi.... Peux-tu méconnaître ton ami ?

SIRVAL, *à part.*

Ah ! mon dieu... c'est le mari. —

AUGUSTA.

Oui, monsieur, c'est lui-même....

(*Forbeck et les assistans sont muets d'étonnement.*)

SIRVAL.

Ah ! madame, vous m'avez joué....

AUGUSTA.

Oui, j'ai dans le même jour la double jouissance de vous donner une petite leçon, et de corriger un jaloux. —

REMBRANDT.

Eh quoi ! sous ces habits tu as pu....

AUGUSTA.

Ignores-tu donc, mon ami, qu'il n'y a rien de si pénétrant que l'œil d'une femme...

FORBECK.

Comment ! Rembrandt n'est pas mort ?....

GERARD-DOW.

Cela vous étonne; — Rembrandt n'est-il pas immortel ?

FORBECK, *à part.*

Trois mille et un florins... et il n'est pas mort. — J'ai fait une mauvaise affaire; allons me défaire des tableaux avant qu'on n'apprenne sa résurrection. —

(*Il fait enlever les tableaux et sort.*)

SCÈNE XVI et dernière.

LES MÊMES, excepté FORBECK.

REMBRANDT, *aux assistans.*

MESSIEURS, je vous remercie de m'avoir fait faire fortune ; quand j'étais pauvre je devais mourir, maintenant que suis riche je ressuscite. Me voilà, grace à mon trépas, un homme à réputation ; je n'ai cependant pas plus de talent aujourd'hui que je n'en avais il y a trois mois. —

VAUDEVILLE.

(N°. 23.) AIR : *Faites le bonhear de ma sœur.* (Belle et Bonne.)

Je veux consacrer un tableau
A cette époque de ma vie ;
On y verra, sur mon tombeau,
S'émousser les traits de l'envie.
Bientôt, reparaissant au jour,
Succéderont à cette image,
L'Amitié, l'Estime et l'Amour,
Ce sera mon plus bel ouvrage.

SIRVAL.

Je vous ai pris pour confident,
J'excitai votre jalousie,
Oubliez tout en ce moment,
Et pardonnez à ma folie.
Daignez me mettre de moitié
Dans cette intéressante image ;
Puisque vous peignez l'Amitié,
Donnez-moi place en votre ouvrage.

GERARD-DOW.

Reprends tes pinceaux éloquens,
Fais encor respirer la toile;
La critique sur tes talens
Voudrait en vain jeter un voile.
Bravant le destin ennemi,
Du tems repoussant les outrages,
Puisses-tu vivre, mon ami,
Autant que vivront tes ouvrages.

AUGUSTA, *au public.*

Pendant qu'il exista, Rembrandt
Fut en butte aux traits de l'envie,
Et l'on n'admira son talent,
Que lorsqu'il eut quitté la vie.
Nos auteurs ont fait leurs efforts
Pour vous tracer ce personnage;
Mais n'attendez pas qu'ils soient morts,
Pour faire vivre leur ouvrage.

Nota benè. Le trait qui a fourni l'idée de cette pièce est consigné dans l'*Encyclopédiana*, article *Rembrandt*, page 812, et ni l'*Encyclopédiana*, ni la *Vie des Peintres* ne font mention que pareil trait soit arrivé à *Téniers*, quoique l'opinion publique le lui ait quelque tems attribué.

FIN.

